Vous avez peut-être entendu des histoires de sirènes, ces créatures à queue de poisson qui attirent les marins à leur perte. Je vais vous raconter une histoire de sirènes venue de l’autre bout du monde : l’océan pacifique. Cette histoire peut sembler impossible, mais l’impossible a été prouvé maintes fois possible : le monde regorge de secrets oubliés.

# Chapitre 1 : Dernières relations humaines

Juliane vivait sur une ile dans l’océan pacifique avec sa famille. Dès l’enfance, elle a toujours aimé nager et fut souvent célébrée comme la meilleure de son pays. Quand la guerre fut déclarée, elle s’engagea dans la marine pour défendre son pays, sa famille et son fiancé.

Une nuit de tempête, elle dormait dans son navire quand un grand bruit accompagné d’une grande secousse la propulsa sur les murs, puis au sol. Des alarmes sonnaient à bord. Les cris des hommes étaient couverts par celui de la tempête, qui se retrouvait lui aussi couvert ponctuellement par celui des canons.

Juliane se releva, combattant la douleur, puis ses pieds nus furent éclaboussés d’eau froide. Elle sursauta, puis réalisa la situation : l’eau s’infiltrait dans le navire. Une autre lame d’eau froide couvrit ses pieds. Sans attraper son uniforme ou ses chaussures, elle se précipita vers le pont.

Les hommes couraient dans tous les sens, certains se dépêchant à leur poste, d’autres fuyants nulle part. Certains criaient de panique, d’autres gueulaient des ordres. L’équipe de nuit était en uniforme, d’autres étaient dans leur tenue nocturne et certains avaient leur uniforme à moitié équipé. Le navire se penchait de plus en plus à chaque vague

L’ordre fut donné d’abandonner le navire, mais la tempête faisait rage. Une barque fut péniblement mise à l’eau avec quelques hommes dedans, puis une explosion balaya le pont. Juliane fut éjectée du navire, et tomba dans l’eau. Elle sortit la tête de l’eau, et vit le navire en feu pendant un instant avant qu’une vaque ne la recouvre. Elle se hâta vers la surface et s’agrippa à un objet flottant à la surface. La tempête l’empêchait de voir. Les cris devinrent inaudibles derrière les vagues, puis les canons se turent. Juliane maintenait sa prise sur l’objet de toutes ses forces, se faisant emporter avec lui.

# Chapitre 2 : Seule dans l’océan

La tempête s’arrêta. La lune et les étoiles illuminaient le ciel. Juliane observa ses environs. Il n’y avant que l’océan à l’horizon. Pas de trace de son navire. Elle se hissa sur son radeau improvisé et s’endormit dessus, épuisée.

Elle se réveilla dans l’eau : elle avait glissé. Elle remonta à la surface et s’agrippa à l’objet flottant. Elle reprit doucement ses esprits, puis elle remonta au sec, attendant le lever du jour.

Le jour venu, elle regarda aux alentours. L’horizon était plat dans toutes les directions, et les seules choses contrastant au bleu de la mer et du ciel étaient le soleil et un nuage lointain. Elle put lire les inscriptions sur son radeau de fortune : c’était une caisse de nourriture. De la nourriture faite pour être conservée longtemps et mangée sans préparations. La caisse était faite pour ne pas prendre l’eau, et le contenu était aussi inaffecté par l’eau. Juliane plongea et utilisa ses capacités de nage exceptionnelles pour manipuler la caisse et mettre l’ouverture en haut, hors de l’eau. Elle ouvrit, prit une boite de nourriture et referma soigneusement pour ne pas noyer la caisse. Elle remonta sur la caisse, ouvrit la boite et mangea pour la première fois depuis le naufrage.

Le soleil brilla et tapa. Juliane était éblouie par l’océan scintillant d’une lueur éclatante. Elle couvrait ses yeux de ses bras, scrutant de temps en temps l’horizon en vain. Le soleil la sécha, et la caisse noire commençait à être brulante. Pour remédier à cela, Juliane se mettait à l’eau régulièrement, et tournait la caisse pour la garder humide et à une température supportable.

Pendant que le haut de la caisse refroidissait dans l’eau, Juliane se relaxait en faisant des exercices aquatiques qu’elle pratiquait depuis son enfance. Elle ne s’éloignait jamais de la caisse, car c’était son seul support dans l’océan.

Le lendemain, durant ses exercices, Juliane vit arriver un gros poisson foncer vers elle. Elle remonta rapidement sur la caisse, et attendait le départ de ce poisson, qui errait autour d’elle.

Les heures passaient, le poisson ne semblait pas partir. Le soleil tapait, et la surface de la caisse se desséchait, devenant brulant. N’ayant toujours pas vu le poisson partir, Juliane endurait. Elle fermait les yeux et couvrait sa tête de ses bras pendant que sa peau exposée rougissait. Les heures passaient, et Juliane, étourdie par la fatigue et le soleil brulant, regarda dans l’eau autour d’elle de ses yeux fatigués. Elle ne voyait pas le poisson parmi les ombres confuses produites par les vagues.

Elle se roula à l’eau et s’apprêtait à ouvrir la caisse quand elle se fit saisir les jambes. De la surprise, elle lâcha son support et se retourna et vit le poisson gober ses mollets de sa bouche sans dents. Elle sentait une ceinture d’épine séré à mi-hauteur dans ses mollets, à l’intérieur du poisson. De sa surprise, elle laissa s’échapper une grande quantité d’air. Elle se débattait, s’agitant dans l’eau, puis remonta à la surface, trainant le gros poisson avec elle. Elle s’agrippa à la caisse et prit un grand souffle, et arrêta de se débattre pendant quelques secondes. La ceinture d’épine se desserra, puis se planta un peu plus haut dans les mollets de Juliane, puis la bouche du poisson avança un peu sur les jambes de sa victime, atteignant les genoux. Réalisant cela, Juliane lâcha la caisse et repartit se battre dans l’eau avec le poisson, mais la lutte était inefficace. Elle essaya de frapper le poisson, mais l’animal ne s’arrêtait pas. Elle essaya de se débarrasser de l’ennemi en sacrifiant son pantalon, mais la ceinture d’épine à l’intérieur du poisson était ancrée dans sa peau. Le poisson goba le pantalon sans perdre de vitesse, marquant l’échec de la stratégie. Juliane chercha ensuite à asphyxier le poisson, elle remonta à la surface. Elle monta avec peine sur la caisse, ne pouvant plus se reposer sur ses jambes, et décida d’attendre. Elle était faible, et fatiguée par la bataille. Le poisson n’avalait plus rien de son corps, n’ayant plus de place dans son corps pour continuer. La bouche du poisson entourait le bas du ventre de Juliane, et la ceinture d’épines était plantée en bas du bassin.

Une heure passa. Juliane souffrait grandement de l’éclat et de la chaleur du soleil. Elle voulait se plonger dans l’eau pour se rafraîchir. Elle voulait mouiller le haut de la caisse pour la refroidir. Elle voulait ouvrir la caisse pour manger. La partie de son corps la moins inconfortable était ses jambes, coincées dans le poisson à l’abri du soleil. Le poisson n’affaiblissait pas sa prise.

Juliane tenta d’ouvrir de force la bouche du poisson, d’agiter ses jambes pour se sortir de là, mais elle parvint juste à tomber à l’eau. Elle décida de faire ce dont elle avait besoin à ce moment, c’est-à-dire se rafraîchir, manger et refroidir son support. Elle retentera d’asphyxier le poisson la nuit. Elle arrivait bien à contrôler et sentir ses jambes, mis à part qu’elle ne pouvait plus les séparer. Le corps du poisson et le bourrelet au-dessus de ses genoux formés par son pantalon la bloquait dans cette situation.

Elle remonta sur la caisse peu avant le coucher du soleil, se séchant avec les derniers rayons. Elle s’allongea, et se reposa.

Le lendemain, dès le soleil commençait à agresser sa peau, Juliane essaya encore de se débarrasser du poisson, en vain. Elle arriva à la conclusion que seule, sans objets tranchants, elle ne pouvait pas se délivrer. Elle raisonna que ce n’était pas plus mal. Ses jambes étaient à l’abri du soleil brulant et de la nuit mordante, contrairement au reste de son corps qui subissait les éléments. Elle bougea légèrement ses articulations, et sentit le mouvement et la forme de ses membres inférieurs de ses mains, tâtant méticuleusement au travers du poisson.

Les jours passaient. Juliane tentait de se maintenir en état, mangeant à heure régulière et s’exerçant chaque jour dans l’eau. Malgré tous ses efforts, son état se détériorait. Elle s’affaiblissait de jour en jour, les jours semblaient toujours plus chauds, et les nuits toujours plus froides.

Toujours rien en vue à l’horizon. Il n’y avait qu’elle, les jambes piégées par un poisson, supportée par une caisse de nourriture, perdue au milieu de l’océan. Le peu de sommeil qu’elle obtient est perturbé par des rêves étranges et incompréhensibles, et elle peine à distinguer rêve et réalité.

# Chapitre 3 : Espoir

Un matin, elle se réveille et elle aperçoit quelque chose qui n’est pas bleu, et qui n’est pas le soleil ni un nuage. Elle regarde encore, et elle voit du vert. De la végétation ! Elle descend rapidement de la caisse et se met à la pousser vers l’ile avec enthousiasme, battant de ses jambes.

La nage est longue, mais la terre est de plus en plus distincte. Elle est épuisée, mais elle continue à avancer avec l’énergie de l’espoir. Elle refuse de croire que c’est une hallucination et continue, battant sa queue avec répétition. Le soleil s’élève au-dessus de l’horizon, puis continue sa course dans le ciel. Après deux heures, la caisse s’arrête enfin sur le sable blanc.

Juliane sort de l’eau et se traine précipitamment dans la végétation, s’égratignant la queue au passage. Elle est trop excitée pour s’arrêter sur la douleur, et atteint l’ombre. Enfin sa peau n’est pas brulée par le soleil sans qu’elle ne soit immergée. Elle voit un point d’eau claire. Elle regarde, elle goute, et elle réalise que cette eau n’a pas de gout salé. Elle étanche sa soif, puis s’endort dans la végétation.

# Chapitre 4 : Réalisation

Juliane se réveilla en fin de journée. Elle avait faim. Heureusement pour elle, la marée était haute quand la caisse s’était échouée sur le sable. Maintenant, cette caisse était complètement hors de l’eau. Juliane rampa et pris de la nourriture dans la caisse, puis s’assit contre elle pour manger, dos au soleil, face à la mer. Son repas terminé, elle resta sur place, observant le sable fin. Elle se sentait étrange, mais elle était bien.

Elle fut sortie de sa paix quand elle sentit une vague toucher un bout de sa queue. Sa queue ? L’eau a atteint le bout de la queue du poisson, rien d’autre. Une autre vague toucha le bout de la queue, et Juliane le sentit. Pourquoi elle sent quand l’eau touche la queue du poisson ? Elle toucha la queue de ses mains, et elle le sentait comme si c’était sa propre peau. Ne le croyant pas, elle frotta continuellement, elle sentait sa main passer de droite à gauche de… Sa peau écailleuse ? Elle se rappela de son arrivée sur l’ile. Elle s’était égratignée la queue, et elle avait bien ressenti une douleur. Elle toucha la plaie à moitié guérie, c’était douloureux. Elle n’avait pas déliré, la douleur était bien réelle.

Elle fit pression, et sentit légèrement cette pression sur sa jambe droite au travers du poisson. Elle refit l’expérience de l’autre côté, et le résultat était le même pour la jambe gauche. Elle plia ses jambes, et ses jambes répondaient correctement. Elle fit bouger ses pieds, ils répondaient correctement. Puis ses orteils… Elle ne sentait plus ses orteils. Elle essaya de les toucher, mais la peau de poisson s’était épaissie à cet endroit-là. En tâtant un peu plus, elle confirma la présence de ses talons, mais elle ne put pas le faire pour ses orteils.

Juliane cria et essaya d’enlever le poisson, mais la résistance était plus forte qu’avant. Elle s’agitait, elle essayait d’ouvrir la bouche du poisson qui semblait fusionnée avec sa peau, mais c’était inutile. Elle frappa le poisson, mais elle sentait la douleur. Elle hésitait à chaque coup, sachant qu’elle allait souffrir. Le poisson ne bougeait pas. Ou plutôt, le poisson ne bougeait pas plus qu’elle. Le poisson était une partie d’elle. Elle frappa la tête du poisson, et la douleur fut telle qu’elle s’évanouit sur le coup. Elle ne pouvait pas se délivrer du poisson.

Quand ses sens lui revinrent, elle réalisa qu’elle ne pouvait plus rien faire pour se libérer. Elle était coincée dans ce poisson, seule au milieu de l’océan.

# Chapitre 5 : Dépression

Elle était coincée. Coincée sur cette ile Dieu sais ou au milieu de l’océan. Coincée par ce poisson qui la parasitait.

Elle avait survécu, mais elle était morte. Ses camarades, à bord du navire, qui est mort ? Qui a survécu ? Il y a il des survivants ? Si il y a des survivants, ils la croient morte, soufflée par une explosion, emportée par les vagues. Sa famille, a-elle été informée du naufrage de son navire ? Si c’est le cas, ils ont toutes les raisons de la croire morte. Personne ne la sait vivante, aucune aide ne viendra. Elle va mourir seule sur cette ile déserte.

Elle mangeait sans appétit, buvait sans plaisir, ne faisait pas d’effort le jour, ne se reposait pas la nuit.

Les sensations quittaient progressivement de ses jambes, remontant depuis les orteils. Elle tâtait souvent ses jambes pour s’assurer de leur présence. Quelques jours après que ses pieds aient perdu toutes sensations, elle sentit ses talons se dissoudre sous la pression de ses mains. C’était sans douleur. Elle n’avait pas la volonté de paniquer. Elle avait perdu tout espoir de revoir ceux qui lui étaient cher. Sa famille. Ses amis. Son fiancé. Tout le monde.

Son seul réconfort était dans ses fantaisies, ses rêves éveillés durant lesquels elle s’imaginait ceux qu’elle aimait. Quand elle arrêtait de délier, elle pleurait. Rien à faire.

Pour contrer le bruit constant des vagues, elle se mit à chanter. Chanter les chants de l’armée. Chanter les chants de son enfance. Quelque chose pour remplir son environnement de voix humaine. Mais les vagues ne l’écoutaient pas. Quand le chant s’arrête, elle est à nouveau seule. Seule. Coincée. Considérée morte.

# Chapitre 6 : Nouveau corps

Un jour de grande marée, la caisse de nourriture fut emportée par les vagues. Juliane le vit, et hésita longuement à se bouger avant de se trainer lentement sur le sable de ses bras jusqu’à ce que son corps commence à se faire porter par l’eau.

L’eau était agréable, et pendant un moment, elle eut envie de s’immerger. Elle ignora cette pensée, et continua à progresser dans l’eau de plus en plus profonde, avançant en marchant sur le fond avec ses mains. Le fond et la surface s’éloignaient de plus en plus, et les bras de Juliane ne firent plus la liaison entre les deux. Elle se mit alors à se propulser de ses jambes, agitant ses cuisses et pliant ses genoux. Elle ne savait pas ce qu’il restait de ses jambes derrière ses genoux, mais cela ne l’empêcha pas de se propulser efficacement dans l’eau.

Elle nageait avec une facilité libératrice. Elle se sentait revigorée. L’eau lui caressait sa peau. Elle se sentait vivante. Elle accéléra, poussée par une force familière et étrangère. Nager était plus facile que jamais.

La caisse, qui avait dérivé si loin, était déjà à sa portée. Elle en fit le tour rapidement. Trop rapidement. Elle se cogne sur la caisse et s’arrête. Elle se maintient la tête à la surface, et remarque une anormalité : non seulement sa tête, son torse est hors de l’eau, et elle ne bouge pas ses jambes pour se maintenir autant hors de l’eau. Elle regarde dans l’eau, et voir sa nageoire caudale osciller. Elle ressent eau circuler autour de la queue de poisson, et les muscles associer bouger. Elle regarde, la queue s’arrête de bouger, et elle se retrouve plongée dans l’eau.

Elle observe la queue de poisson. Elle bouge ses jambes, la queue suit sans résistance. Elle essaie de bouger la queue sans les jambes, elle n’y parvient pas. Elle décide d’enquêter plus tard, et repars vers la surface. Cette fois, elle réalise que sa queue bougeait. Elle s’arrête, et regarde encore. Elle touche sa queue, recherche à reproduire le mouvement, échoue. Elle réessaye, et obtient un petit mouvement.

Elle s’aperçoit que la caisse n’est plus au-dessus de sa tête, le courant continuant à l’emporter. Juliane remet ses expériences à plus tard, rattrape la caisse et la poussa vers l’ile, contre le courant et contre la marée. Malgré ces contraintes, c’était facile et agréable. Cette foi, elle en était certaine : elle contrôlait sa queue pour se propulser.

Juliane réalisa qu’elle avait passé beaucoup de temps immergée sans respirer, pourtant elle ne manquait pas de souffle.

Elle revint sur terre, la caisse s’échoua sur le sable. Juliane essaya de la pousser plus loin, mais l’objet était trop lourd.

Juliane voulut ensuite expérimenter le contrôle de sa queue. Quand elle essayait de contrôler la partie disparue de ses jambes, rien ne se passait. Elle repensa à la nage qu’elle venait de faire, et réussit à faire quelques mouvements. La marée était descendante, et sa réserve de nourriture était maintenant en sécurité sur le sable. Juliane décida de continuer ses expériences dans l’eau.

Dans l’eau, la queue répondait à sa volonté de bouger. Lentement, elle se mit à ressentir et comprendre ses nouveaux muscles. Elle se déplaçait sous la surface, admirant au passage la faune et la flore prospère. Elle réalisa, après être resté 10 minutes sans faire surface, qu’elle respirait sous l’eau. Elle chercha à attraper des poissons, mais elle était trop maladroite pour accomplir son objectif. Elle s’améliorait cependant à chaque essai.

Elle remonta après des heures sur la terre, et mangea une ration en boite. Elle avait envie de manger autre chose. Elle repensa aux poissons qu’elle avait vus. Elle voulait en attraper un, et le manger. Elle ne parvint pas à accomplir cet objectif avant le lendemain.

Quand elle eut attrapé un poisson, elle réalisa qu’elle n’avait rien pour le cuisiner. Pas de feu, pas d’objets tranchants pour lui envoyer les boyaux. Elle n’eut pas d’autres choix que d’enfoncer directement ses dents dans la chair de sa proie. Elle en recracha une bonne partie, mais elle était satisfaite. Elle avait mangé du poisson.

La satisfaction ne dura pas longtemps. Dès le jour suivant, elle était seule et forcée de le reconnaitre. Pire encore, elle avait fusionné avec un parasite, ses jambes se faisaient décomposer, elle ne sera plus jamais capable de vivre comme une humaine.

# Chapitre 7 : Nature

Juliane passait de plus en plus de temps dans l’eau, s’occupant à s’exercer, explorer et chasser. Pendant qu’elle faisait cela, elle ne pensait pas à sa solitude, et évitait de penser à ses jambes rétrécissant de jour en jour.

Un jour, dans son exploration, elle croisa un gros poisson avec la même queue qu’elle. C’était une autre victime du même parasite. Elle était attirée par ce poisson. Sans humains dans les alentours, elle sentait un lien envers cet autre poisson comme elle. Elle s’approcha et se mit à jouer avec lui. Il y avait une certaine euphorie dans le jeu. Dans cette euphorie, elle relâcha une substance de son corps de poisson. L’autre poisson en fit de même. Au début, elle n’y portait pas attention, puis, après quelques relâchements, elle observa de plus près la substance et réalisa ce que c’était : des œufs.

Elle fut horrifiée, cria, et partit de la zone immédiatement, poursuivie par l’autre individu. Elle se dépêcha de de quitter l’eau. Elle était paniquée. Elle criait des choses incohérentes et se tournait sur elle-même. Elle voulait se débarrasser de sa queue de poisson, mais elle ne pouvait pas. Elle devrait détester ce poisson et son espèce, qui lui ont volé son humanité, mais à la place elle reconnaît ces poissons comme sa famille, joue avec et pond des œufs au passage ? Qu’est-il arrivé à son humanité ? Elle n’est plus elle-même.

Les pensées sombres de Juliane lui reviennent en masse, et l’eau n’était plus une échappatoire. Elle était coincée, seule sur une ile déserte, tous la croyaient morte, elle n’avait plus de jambes, et maintenant elle pense comme un de ces poissons qu’elle déteste, et contribue à répandre leur espèce ? Juliane était coincée. Elle n’avait plus d’autres options que de confronter la réalité perturbante.

Les semaines, puis les mois qui suivirent, les jambes de Juliane disparurent intégralement de l’intérieur de la queue. Elle se mit à manger de plus en plus de poissons, car la réserve de nourriture dans la caisse diminuait. Quand elle voyait un poisson parasite comme celui qu’elle avait, elle fuyait. Elle finit par se rendre à l’évidence qu’elle n’était plus humaine, elle était devenue une sirène.